

uns: par exemple, je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau et d'y mettre des cercles; j'avais un ou deux barils, comme je l'ai dit plus haut, mais je n'eus point assez d'adresse pour en construire un autre sur ce modèle, malgré tous les efforts que je fis pour cela pendant plusieurs semaines; il me fut impossible d'y mettre les fonds, ou de joindre assez bien les douves pour y faire tenir de l'eau; ainsi j'abandonnai encore ce projet.

X

SUITE DU JOURNAL. TREMBLEMENT DE TERRE

Une autre chose me manquait, c'était de la chandelle, et il m'était si incommode de m'en passer, que je me voyais forcé de me coucher dès qu'il faisait nuit, ce qui arrivait ordinairement à sept heures. L'unique moyen dont je pus m'aviser pour parer un peu à cet inconvénient fut que, quand j'avais tué une chèvre, j'en conservais la graisse; ensuite je fis sécher au soleil un petit plat de terre que je m'étais façonné, et prenant du fil de caret pour me servir de mèche, je trouvai le moyen de me faire une lampe dont la flamme n'était pourtant pas si lumineuse que celle de la chandelle, et répandait une sombre lueur. Au milieu de tous mes travaux, il m'arriva de trouver, en fouillant parmi mes meubles, un sac dont j'ai parlé, et qui avait été rempli de grain dans l'intention de nourrir de la volaille, non pas pour ce voyage, mais pour un précédent, qui était, comme je le pense, celui de Lisbonne au Brésil; ce qui restait de blé avait été rongé par les rats, et je n'y voyais plus que de la balle et de la poussière. Or, comme j'avais besoin du sac pour autre chose, et c'était, si je ne me trompe, pour y mettre de la poudre, lorsque je la partageai de crainte des éclairs, j'allai le vider, et en secouer les balles et les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela arriva peu de temps avant les grandes pluies dont je viens de parler, et je mis si peu d'attention à ce que je faisais quand je jetai dehors cette poussière, qu'au bout d'un mois ou environ il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus par-ci par-là quelques tiges qui sortaient de la terre; je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais point. Mais quelque temps après je fus étonné de voir dix ou douze épis venus à maturité, qui étaient d'une orge verte parfaitement bonne, de la même espèce que celle d'Europe, et, qui plus est, aussi belle qu'il en croisse en Angleterre.

Il est impossible d'exprimer quel fut mon étonnement et la diversité des pensées qui me vinrent dans l'esprit à cette occasion. Jusqu'ici la religion n'avait pas eu plus de part dans ma conduite que de place dans mon cœur; je n'avais regardé tout ce qui m'était arrivé que comme un effet du hasard; c'est tout au plus s'il m'échappait quelquefois de dire à la légère, comme font naturellement bien des gens, que Dieu était le maître, sans songer aux fins que se propose sa providence, ou à l'ordre qu'elle observe dans la disposition des événements de ce bas monde. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je savais nullement propre pour le blé, dans le temps surtout que j'ignorais la cause de cette production, je fus saisi d'étonnement, et je me mis d'abord dans l'esprit que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement, sans le concours d'aucune semence, et qu'il avait opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce misérable désert.

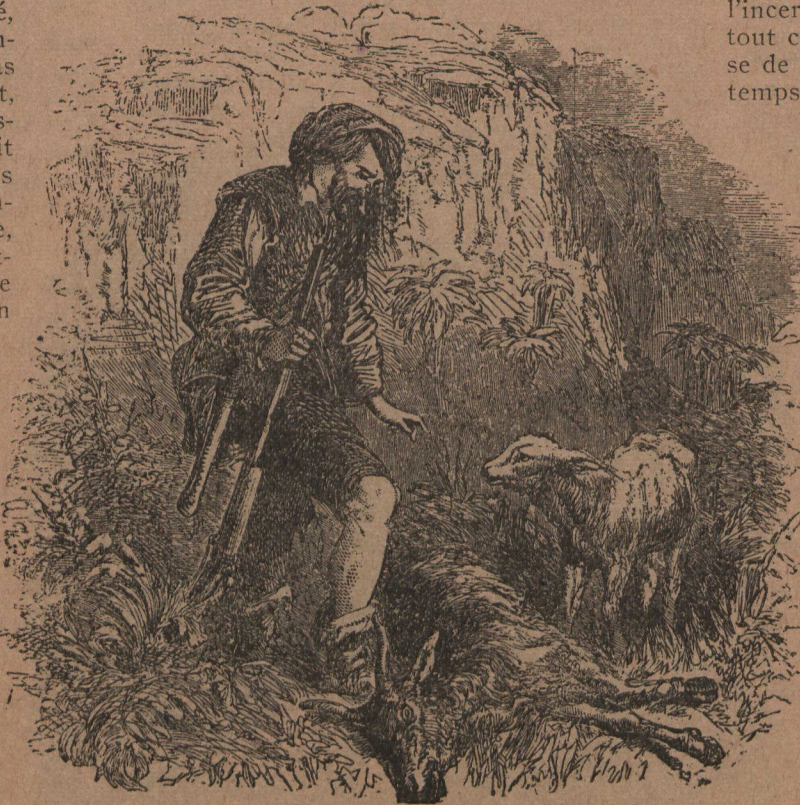
Mais enfin je me rappelai que j'avais secoué en cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poulets, et je reconnus qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. Cependant il était extraordinaire et imprévu, et n'exigeait pas moins de gratitude que s'il eût été miraculeux; car, que la Providence eût dirigé les choses de manière qu'il restât douze grains entiers dans un petit sac abandonné aux rats, tous les autres grains ayant été mangés; que je les eusse jetés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les fit germer d'abord; et que je n'eusse pas vidé le sac dans un

lieu où ils auraient été aussitôt brûlés par le soleil, ou bien noyés par les pluies: c'était une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés du ciel.

Je ne manquai pas, comme vous pouvez vous imaginer, de recueillir soigneusement ce blé dans la bonne saison, qui était à la fin du mois de juin; et, serrant jusqu'au moindre grain, je résolus de semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance qu'avec le temps j'en recueillerais assez pour faire mon pain. Quatre ans se passèrent avant que j'en pusse tâter; encore en usai-je sobrement, comme je le dirai lorsque j'en serai là; car celui que je semai la première fois fut presque tout perdu, pour avoir mal pris mon temps, en le semant justement dans la saison sèche, ce qui fut cause qu'il périt, ou du moins qu'il n'en vint que très peu à bien: mais c'est ce dont nous parlerons ailleurs plus en détail.

Outre cette orge, il y eut encore une trentaine d'épis de riz, que je conservai avec le même soin et pour un semblable usage, avec cette différence pourtant que le dernier me servit tantôt de pain, et tantôt de mets; car j'avais trouvé le secret de l'appêter sans le mettre en pâte. Mais il est temps de reprendre notre journal.

Je travaillai bien constamment pendant trois ou quatre mois à bâtir ma muraille, et la fermai le 14 d'avril, après m'en être ménagé l'en-



Quand la chèvre fut tombée, le chevreau resta auprès d'elle.

trée au moyen d'une échelle pour passer par-dessus, et non d'une porte, de peur qu'on ne remarquât de loin mon habitation.

Le 16 avril, je finis mon échelle, avec laquelle je montai sur mes palissades; ensuite je l'enlevai et la mis à terre en dedans de l'enclos, qui était tel qu'il me le fallait, car il y avait un espace suffisant, et rien n'y pouvait entrer qu'en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé, peu s'en fallut que je ne visse renverser subitement tous mes travaux et que je ne perdisse moi-même la vie: voici comment la chose se passa. Comme je m'occupais derrière ma tente, je fus tout à coup épouvanté de voir que la terre s'éboulait du haut de ma voûte et de la cime du rocher qui pendait sur ma tête; deux des piliers que j'avais placés dans ma caverne craquèrent horriblement, et n'en sachant point encore la véritable cause, je crus qu'il n'y avait rien de nouveau, et que c'était encore la chute d'une quantité de matériaux, comme cela était déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite vers mon échelle, et ne m'y croyant pas en sûreté, je passai par-dessus ma muraille pour m'éloigner et pour me dérober à des morceaux entiers de rochers, que je croyais à tous moments près de fondre sur moi. À peine avais-je mis le pied à terre, de l'autre côté de ma palissade, que je vis clairement qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Trois fois le terrain où j'étais trembla sous mes pieds; entre les secousses

il y eut un intervalle d'environ huit minutes, et les trois furent si violentes, que les édifices les plus solides et les plus forts en auraient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé à environ un demi-mille de moi, tomba avec un bruit qui égalait celui du tonnerre. L'océan même me paraissait ému de ce prodige, et je crois que les secousses étaient encore plus violentes sous les ondes que dans l'île.

Le mouvement de la terre m'avait donné des soulèvements de cœur, comme aurait fait celui d'un vaisseau battu par la tempête si j'avais été sur mer; je n'avais rien vu ni entendu dire de semblable; et l'étonnement dont j'étais saisi glaçait le sang dans mes veines, et enchaînait, en quelque façon, toutes les puissances de mon âme. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint frapper mes oreilles et m'arracher de l'état d'insensibilité où j'étais plongé, pour me remplir d'horreur et d'effroi, en ne me laissant entrevoir que des objets terribles: une montagne, entre autres, tout près de s'abîmer sur ma tente et sous mon propre poids, et d'ensevelir dans ses ruines toutes mes richesses. J'étais comme glacé d'épouvante.

Voyant ensuite que ces trois secousses n'étaient suivies d'aucune autre, je commençai à reprendre courage; je n'osais pas néanmoins encore passer par-dessus ma muraille, de peur d'être enterré tout vif; mais je demeurai sans bouger, assis à terre, dans l'affliction et dans l'incertitude de ce que je devais faire. Durant tout ce temps, je n'avais aucune pensée sérieuse de religion, si ce n'est que je prononçais de temps en temps du bout des lèvres cette formule de prière: "Seigneur, ayez pitié de moi"; encore cette ombre de religion ne dura-t-elle guère, puisqu'elle s'évanouit aussi vite que le danger.

L'air s'obscurcissait, et le ciel se couvrait de nuages comme s'il allait pleuvoir. Bientôt après le vent s'éleva peu à peu, et alla si fort en augmentant, qu'en moins d'une demi-heure un ouragan furieux éclata. À l'instant vous auriez vu la mer blanchie de son écume, le rivage inondé des flots, les arbres arrachés du sein de la terre, et tous les ravages d'une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures; ensuite elle alla en diminuant; au bout de trois autres heures le vent s'apaisa, et il commença à pleuvoir extrêmement fort.

Cependant j'étais dans la même situation de corps et d'esprit, quand tout à coup je fis réflexion que, ces vents et cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre, il fallait que ce dernier fût terminé, et que je pouvais bien me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées réveillèrent mes esprits, et la pluie aidant encore à me persuader, j'allai m'asseoir dans ma

tente; mais je n'y fus pas longtemps sans appréhender qu'elle ne fût renversée par la violence de la pluie. Ainsi je fus forcé de me retirer dans ma caverne, quoiqu'en même temps je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce déluge m'obligea à faire, au travers de mes fortifications, une espèce de canal fait comme un ruisseau, afin de ménager un écoulement aux eaux qui, sans cela, auraient inondé ma caverne. Quand j'eus demeuré à l'abri pendant quelque temps et que je me crus certain que le tremblement de terre était passé, mon esprit commença à se trouver dans une meilleure assiette, et, pour soutenir mon courage qui en avait assurément grand besoin, je m'en allai à l'endroit où était ma petite provision, pour me fortifier d'un trait de rhum; mais alors, comme en toute autre occasion, j'en usai fort sobrement, sachant très bien que quand mes bouteilles seraient une fois épuisées, il n'y aurait plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit et une partie du lendemain, tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors; mais comme je me possédais beaucoup mieux, je commençais aussi à réfléchir sur le meilleur parti que j'avais à prendre; je me dis que, l'île étant sujette à des tremblements de terre, il ne fallait absolument pas faire ma demeure dans une caverne, mais qu'au contraire je devais songer à me bâtir une cabane dans un lieu découvert et dégagé, où je me fortifierais d'une muraille tel-